Épreuve de : F S H (HEC)

Consignes

- Remplir soigneusement l’en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuillets A3 ouvertes, dans le même sens et dans l’ordre

Le capitalisme est-il soutenable ?
« Le discours capitaliste, c'est quelque chose de fondamentalement antérieur. La marche comme sur des roulettes. Ca ne peut marcher mieux. Mais justement, ça marche trop vite, ça se consomme. Ça se consomme si bien que ça se consume », déclara le philosophe Jacques Lacan en 1972 dans un discours à Milan. Le capitalisme serait alors un régime non seulement voué à s'étendre, mais surtout à s'étendre de lui-même parce qu'il fonctionne trop bien. Il apparaît ainsi légitime de se demander : le capitalisme est-il soutenable ? De "capitalisme", véritable "mot de combat" selon François Perroux (Qui suis-je ?), a fait l'objet de multiples définitions et analyses, en particulier sous la plume d'un Max Weber dans « Éthique Protestante et Esprit du Capitalisme » (1904), qui en étudia les systèmes intimes, ou d'un Karl Marx dans l'ensemble de son œuvre (notamment Le Capital) qui en examina les rapports sociaux et comportements. Il peut se définir comme un système de production fondé sur la propriété privée et l'accumulation de capital mais désigne aussi et plus largement un mode de pensée, une structure sociale et même une "civilisation" ! (selon Fernand Braudel). D'après Max Weber (opus citatum), le capitalisme existait déjà bien longtemps mais le "capitalisme moderne" serait apparu au XIXe siècle, avec le essai industriel en Royaume-Uni (fin XVIIIe, début XIXe). Si nous situions encore aujourd'hui, c'est qu'il persiste depuis deux siècles, c'est qu'il est résistant. Dès lors, un premier enjeu sera d'analyser ce qui a permis au capitalisme de tenir, voire d'évoluer jusqu'à aujourd'hui et si cela nous permet ou pas de dire qu'il est "soutenable". Forts, depuis quelques années, plus précisément depuis 2008, a été relancé le débat sur la menace de "l'état statornai". Si le capitalisme semble avoir correctement résisté aux crises, celle de 2008 lui aurait été fatale. Avec des taux de croissance particulièrement bas, certains économistes parlent de "stagnation statornai" (Sommer et
Il s'agit alors d'étudier la capacité de résistance du capitalisme, tel qu'il existe aujourd'hui, face à l'état stationnaire, qui pourrait marquer sa fin. Le capitalisme est-il réellement "soutenable", pourrait-on croire indéfiniment grâce à ce système? Enfin, un troisième enjeu apparaît si l'on entend le "soutenable", non pas d'un point de vue économique, mais social et environnemental. Si l'alarme des conséquences environnementales du mode de production capitaliste a été faite à maintes reprises, ilagara n'a jamais été aussi présente, et le capitalisme, à condition d'une mutation rapide, semble contradictoire avec la planète et l'humanité. Le capitalisme est-il soutenable ?

Au vu de ces enjeux, nous nous demandons dans quelle mesure le capitalisme est un modèle résistant et flexible, mais fait face aujourd'hui à de sérieuses remises en causes, menaçant son extinction.

Nous verrons pour cela que, si le capitalisme apparaît "soutenable" par sa capacité à repousser l'état stationnaire et à toujours se renouveler pour surmonter les crises (I), la stagnation sociale d'aujourd'hui n'est pas les défis sociaux et environnementaux représentent des menaces respectivement endogènes et exogènes à ce système, supprimant toute possibilité de "soutenabilité" (II) et le seul soutenabilité possible est une opération des bases aujourd'hui, ce trouve dans un système largement déréglé, et ce n'est contraire au capitalisme (III).

* * *

Le capitalisme est fondé tel qu'il ne puisse atteindre l'état stationnaire (a) et rentre toujours des crises qu'il traverse, remparé par celles-ci (b). En cela il est soutenable, même aujourd'hui.

Le capitalisme moderne a permis à la science économique de faire naître des modèles de croissance qui lui permettent d'être soutenable. S'il permet de croître grâce à l'augmentation des facteurs de production (capital et travail), il se voit...
l'espérance maximale de vie de 70 ans en 1950. Cependant, à partir de 1960, la croissance a été plus rapide, avec une hausse de la productivité de 2,5% par an. Cela a entraîné un accroissement de la richesse et de l'espérance de vie. 


Paul Romer en 1986 considère que c'est le capital humain qui joue le rôle. En dehors du XIXᵉ siècle, les gains de productivité et l'augmentation du capital humain ont été très importants, initiés par la rente de terre et de capitaux capitalistes. D'après Sébastien Laye en 2030 dans le monde d'après, nous allons nous retrouver avec un capitalisme non financier. 

Le capitalisme a pris de multiples formes, embrassant les différentes cultures afin de continuer dans sa quête d'accumulation de capital. Il n'a eu le capitalisme exorbitant, bullionistes, mercantiliste, puis postérieur au XIXᵉ siècle, qui, en se développant réellement après la Seconde Guerre mondiale, a optimisé radicalement la production et permis la reconstruction et la "Trente Glorieuses" (Jean Fourastié, 1979), devenant l'un des grands pays. Depuis les années 1970, le capitalisme a multiplié son capitalisme financier, provoqué par la globalisation financière. Le capitalisme peut aussi varier selon les cultures et zones géographiques. Comme le montre le modèle de la théorie de la croissance de Solow-Swan. 

Le capitalisme est devenu dominant, surtout dans les pays développés, avec un capitalisme italien, un capitalisme britannique et un capitalisme new-yorkais. L'État et son rôle dans la croissance de la population, la production de richesse et la distribution des ressources, un État qui a une croissance de l'État et une croissance de la population. 

D'autre part, il est un capitalisme profondément cyclique, de telle sorte que ses diverses couleurs, se souvenait toujours être abandonnées par il s'agit ici toujours, il tenait. Selon Joseph Schumpeter dans sa Théorie de l'Évolution Économique (1911-1912), marquant ainsi que grâce à l'entrepreneuriat, génie innovant qui conditionne le capitalisme.
L'actionnariat et l'innovation de l'invention pour l'adopter à l'économie et sa phase du projet, permet de mettre en route la d'incubation économique grâce aux fondateurs pionniers de « l'innovation créative ». L'innovation génère alors une importante création monétaire, accompagnée d'une forte spéculation financière appelée une bulle. Quand elle s'éclate et lorsque les entreprises moins productives sont « victimes », il y a une crise. Pour le système capitaliste ce serait s'y engouffrer, mais de nouvelles innovations permettent un nouveau régime de croissance. D'après Steve Keen et Gérard Griveau, celles permettant même au capitalisme de se renouveler, de faire des profits et de durcir ; à chaque crise, plus "soutenable" la faible croissance actuelle à 1% ne serait que le temps nécessaire aux entreprises pour intégrer les nouvelles inventions. D'après Philippe Audoin, dans regarder la croissance, le régime précédent a duré 60 ans et a été initié par les innovations de cycle du mode de production. Un nouveau régime est toujours apparu dans les années 1970, fondé sur les nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Récemment, le développement de l'imprimante 3D, les découvertes dans la chimie et les nanotechnologies ouvierrent un nouveau cycle de croissance dans les années 2000, perpétuant ainsi la dynamique critique du capitalisme. Celui-ci aurait une nouvelle aussi fort que le cycle précédent, car les innovations sont fondamentales et sont révolutionnés les modes de travail. Elles forment déjà des bords, notamment dans la médecine.

Le capitalisme est ainsi fondamentalement soutenable, reprenant l'innovation, établissait statuaire et renforcée par sa dynamique cyclique, il ne semble pas être à bout de souffle. Cependant, la longue
période de faible croissance depuis la crise de 2008, des défis sociaux et environnementaux actuels semblent contraints sa soutenabilité. Le capitalisme est-il à court de souffle ?

* 

Le capitalisme est vivant à son propre perte du fait de sa constante perte de productivité et de sa dimension financière trop importante (a). Mais il est d'autant plus incontournable au vu de ses défis environnementaux (b) et sociaux (c).

Toujours aujourd'hui, les faibles taux de croissance et l'inflation sont jeunts, la fin des changes et en particulier d'hyéritiers marquent la réforme de l'« stagnation acide » (Alvin HIRSCH, 1977), qui qualifiait de situation de la grande dépression post-1929. C'est le constat de Lawrence SUMMERS depuis 2012 et plus récemment dans Secular Stagnation (2013), d'après Robert GORDON, dans « La U.S. Economic Growth Bias ? », on peut identifier cinq « vents contraires » à la croissance aujourd'hui, de plus important et celui des innovations qui facilitent plus ou moins les gains de productivité. Si le mode de production fordiste, l'électricité ou les moteurs à réacteurs, qui ont dans le passé des gains de productivité conséquents, soutenant le capitalisme, avec appui que les NTIC sont trop faibles et aux époques d'« aujourd'hui » sont vives. Instagram ou Netflix, parmi les deux plus grandes inventions récentes, proviennent des NTIC et ont des conséquences sociales mais à peine économiques. Il ne faut donc y avoir de cycle ni aujourd'hui l'état stationnaire. Nicolas TÉNET et Benjamin ZIMMER dans Start-Up. Animaus la Franscole critiquent aussi le faible effet du "start-up" dont le nombre a considérablement augmenté, mais qui ne contrevient pas à la vérité, à cause de la valeur. Parmi les 381 start-up 5 présentées au Consumer Electronics Show de Las Vegas, le plus souvent quantifiés des "innovations" ayant plus leur place au concours que le "has d'entrepreneuriat est aujourd'hui..."
mal orienté. De plus, le capitalisme financier d'aujourd'hui bloque l'entrepreneuriat. Selon le livre (quasiment) manifeste ainsi que le capitalisme financier a échoué, la fin des Trente Glorieuses a été marquée par "le trop de capitaux mais pas assez de moyens financiers", la désindustrialisation a duré l'entrepreneuriat, il y a : "le trop de finance pour trop peu de projets". En effet aujourd'hui, des projets ont bien besoin de fonds (bonds à 3 milliards de dollars, emprunt d'Etat en 30 ans, bilan des XXIe siècle) mais aussi et surtout parce que la finance s'est développée autour d'elle-même et s'est mise à répandre sur ses propres innovations. L'écrite entre la finance et la sphère réelle est immersive, bloquant l'entrepreneuriat, menaçant ainsi la dynamique capitaliste. Le capitalisme s'est bloqué de lui-même.

D'autre part, la contrainte du capitalisme est impossible face à la contrainte environnementale. Le problème est doublé. Selon Bardac et Noël dans "l'économie des ressources naturelles et de l'environnement, non seulement les ressources naturelles s'épuisent, à cause de la croissance accélérée du capitalisme, mais l'environnement se dégrade, du fait de la rationalisation de la production qui a négligé l'impact environnemental. Échec et après l'ONU Christian Arut, en 2019, les 15 plus grandes catastrophes climatiques avaient coûté plus de 140 milliards de dollars, sans compter les effets indirects. De plus en plus, alors que les climats se réchauffent, le capitalisme se voit frappé par le climat qui n'est pas que la conséquence de son insensibilité, de sa quête de croissance. Il est un peu de tout, les ressources naturelles s'épuisent, du fait non seulement de leur mauvaise utilisation par des individus "rationnels" qui ont fait des "communs" des propriétés privées (Garrett Hardin, Tug_VAR_001) et des communautés de biens préservées en grande quantité (eau, poissons...). D'après la Banque Mondiale, un quart de la population mondiale vit dans une zone avec une santé physique en eau et en eau potable doublé d'ici 2050. Surtout, l'épuisement des ressources naturelles est aussi du justement aux NTIC et aux moyens utilisés "vifs" de production de l'énergie. Avec la montée guerres de Terre, les ressources et mieux de "terres vives" (lithium, gallium, graphite, indium...) à l'origine des batteries électriques, des panneaux solaires, des photovoltaïques... s'épuisent, en plus de nuits dans des projets polluants pour la continuité du capitalisme, face à cette pénurie, m'est donc évidemment par...
"soutenable". Pire encore, d'après Guillaume Pitton, il pourrait être à l'origine de guerres, notamment entre les États-Unis, fortement dépendant de ses ressources et la Chine, qui en possède et extrait une bonne partie.

Enfin, les conséquences sociales du mode de production capitaliste d'empêchent de tenir dans le temps. Le capitalisme est insoutenable. Si Blanchard et Summers ont souligné l'opposition d'un chômage d'hygiène, en 1994 dans Hypothèses de Chômage, et qu'il est loin en caractéristique de la situation actuelle de "ségrégation réculaire" selon le même Summers, les conséquences sociales sont énormes. D'après Robert Castel en 1995 dans les Météorologies de la Question Sociale, les années 1970 ont marqué le retour de ce qui était depuis au cœur de l'histoire du siècle humain : l'insécurité sociale. D'ailleurs, le surrendez retentissant de réalités avec lesquelles notre société doit composer. C'est aussi de un particulier en propre technique qui est un "chômage technologique" (Keynes, 1930), qui enlève du marché du travail ceux qui sont remplacés par des machines ; et à un projet technique d'air à un travail pour plus qualifiés qui pénètrent de surcroît du marché du travail et de tâches manuelles non contrôlées (sorte de "désavantage..." au logiciel et les tâches nécessitant des capacités cognitives avancées (statistiques, design...) profitent de ces projets et fortement rémunérés. C'est le constat de Gregory Verdugo dans Les Nouvelles Inégalités du Travail, étudier les innovations qui cherchent à soutenir le capitalisme détruisent le tissu social et créent les inégalités. C'est aussi plus que le risque environnemental, intensifier ces problèmes dans la mesure où les mesures prises pour lutter contre elles réduisent de l'individus vivants par la pollution. Étudier la lutte contre les inégalités sociales, montre ainsi que la crise des "Gilets Jaunes" est la première crise sociale-économique en France dans la mesure où elle expose la question, trop longtemps étudiée dans le cadre dans la façon dont l'individus piégés par les énergies fossiles. Le capitalisme ne semble pas en mesure de se sortir de ce risque actuel sans conséquences sociales qui ne sont alors qu'une autre crise.

Finalement, le capitalisme n'est pas soutenable, il est même insoutenable. Il ne peut continuer dans sa quête de productivité au fait des effets pronostiques de ses innovations, et ailleurs il n'y parvient pas. Il n'est donc soutenable ni économique, ni socialement ni écologiquement. Alors, vers quel mode de production se tourner ?
capitalisme ?

Une chose est sûre : il faut relancer l’entrepreneuriat et orienter l’innovation pour que le régime (capitaliste ou non) d’aujourd’hui puisse progresser (a). Il est indiqué que le savoir progresser et qui on y adhère ou non, le capitalisme semble progressivement choisir une nouvelle mode de production fondée sur le partage et la coopération, et non plus la seule propriété privée (b).

Le capitalisme voit sa fin menacée par sa création de richesse artificielle (par la finance) et le système actuel doit nécessairement rouler avec un coeur d’entreprise qui chasse de vieilles avancées. Comme le montre Schumacher, la petite entreprise est indispensable, elle est plus flexible et à l’origine de nouvelles, plus que la grande entreprise, parce qu’elle est capricieuse, qui va accumuler le capital. Bézo a même comme célèbre YANG de “Venture in America”, qui forme des étudiants en “Twees”, les meilleures universités américaines à entreprendre et eux-mêmes et à aller suivre les plus petites villes plutôt que d’aller travailler toujours dans les mêmes grandes entreprises, dans les mêmes grandes villes (Somrat People Should Build Things), sont de divinaires. Le capitalisme c’est comme enlire trop loin, c’est à qui est à l’aide de sa croissance : l’entreprise. Le projet de l’État français de “Pôle de compétitivité” est aussi intéressant dans la mesure où il va résoudre le problème d’appréciation entre les secteurs, les niveaux de qualification et les zones géographiques et va permettre aux universités...
et intégrée de se coordonner (Note du CAE : « Pas d'industrie, pas d'économie ? »), donnée en 2007, cette initiative a pu à la formation, en l'amélioration (cas de nombreuses « clusters » résultant d’un processus historique long) de l'approvisionnement entre la demande et l'offre de travail et la diffusion des innovations. C'est une mesure favorisant l'approche locale des enjeux actuels. Selon Philippe Aigrain et Alexandre Reuter dans Regards État, pour une société démocratique de l'innovation, l'État devrait veiller, laisser plus de moyens aux universités et entreprises. Il faut une approche plus "verticale" car les acteurs peuvent mieux s'organiser entre eux. Le capitalisme ne contribue qu'à éroder un projet privée entre les individus qui sont essentiellement plus forte de cette proposition privée. À l'inverse, il y aurait plutôt de co-construction, de coordination, de partage.

Il y a aujourd'hui un autre mode de production qui apparaît, en contradiction avec le capitalisme. Il a largement été décrit par Jeremy Rifkin dans son Nouvelle Société de Coût Marginal Zero.

Le capitalisme n'est pas après lui autodestructeur dans sa quête de productivité. Aujourd'hui, de nombreuses initiatives se formulent, face aux capitalismes financiers qui ne alimentent plus l'entreprise. Formés de PME de syndicats, de différents types d'agents et d'agents-écoles, se construit ainsi des "communs collaboratifs" qui partagent leurs savoirs, leurs projets, des papiers, des données, économiques et sociales.

Mais d'après Eleanor Ostrom dans son livre Governing the Commons (1990), qui lui valut (pour l'activité) le Prix Nobel 2009, ce serait le même et dans le cas des "commons", les bénéfices sont aussi environnementaux. L'État ne « mèle » que dans une certaine mesure de l'allocation des ressources, laissant plus de place aux différents individus utilisant la ressource. Par exemple dans le village de Törel dans les Alpes Suisses, les 600 habitants partagent leurs terres sur les mêmes principes, sans conflit, ni de "propriété privée", depuis 100 ans. Cela était d'ailleurs plus facile avec internet. Ainsi, Facebook, Usenet, Wikipédia, comme le montre J. Rifkin, relèvent de l'économie du partage. Partage des idées, des cœurs, de l'information : à moindre coût, vive internet.
Selon Rifkin, nous aurions même des "prosumateurs" : des consommateurs devenus non propriétaires de leurs propres productions. La propriété privée laisse place à une économie du partage et de la gestion durable des ressources, dans des conditions plus sociales, de proximité.

*  

Finalement, si le capitalisme apparaît durable dans une forme qui partage des conditions économiques solidaires et de la capacité à s'adapter et à se mouvoir, il est aujourd'hui non durable. Ces conditions d'apparition sont détruites. L'innovation n'est plus aussi puissante car justement il cherche toujours la productivité ; il a conduit à la dégradation de l'environnement et à la baisse de l'impact qui cherchait à accumuler le capital. Enfin, sa se tournant vers la finance il a libéré l'entreprise, à l'origine même de la consommation. C'est pourquoi il n'est pas durable. Le seul régime possible aujourd'hui serait une économie fondée sur le partage des ressources et où la force économique est renommée aux acteurs qui font de l'économie : les entreprises, les MTS, les ouvriers... Ce modèle rappelle quelque peu celui avancé par John Maynard KEYNES en 1928 dans son essai : Perspectives économiques pour nos petits-enfants, où il prévoyait que 400 ans plus tard (dans 8 ans ?), trois heures de travail par jour suffisaient à chaque homme pour subsister à ses besoins et où la "problème économique" (subvenir aux besoins) qui a toujours cherché l'homme serait résolue, problème fondamental de l'histoire de l'homme.